

**FREDDY RAPHAËL**

Université Marc Bloch, Strasbourg  
Laboratoire "Cultures et sociétés en Europe"  
(UMR du CNRS n° 7043)

# Les rois thaumaturges de Marc Bloch

## et la fondation de l'anthropologie politique et religieuse à Strasbourg

**D**eux événements constituent la matrice de la conception propre à Marc Bloch de l'histoire. Si son œuvre est « politique », écrit Ulrich Raulff<sup>1</sup>, « cela tient au fait que l'histoire – y compris et justement une histoire qui ne parle que rarement ou pas du tout le langage de la politique – fait apparaître d'autres strates, plus profondes du politique ».

Dans *Les Rois Thaumaturges*, il montre comment des pratiques, des formes de croyances et de savoir populaires ont participé à la genèse de la religion politique dans la France de la royauté. Il « puise dans l'appareil et le rituel vastes et communs de la royauté occidentale, et spécifiquement de la royauté française, l'acte et le geste sur lesquels la souveraineté politique et les représentations populaires de la rédemption s'interpénètrent : l'acte de la guérison miraculeuse, le geste du guérisseur royal. C'est là que coïncident la religion politique de la monarchie et l'attente religieuse du peuple »<sup>2</sup>. Participent de cette liturgie l'officiant, qui est le souverain, le peuple des fidèles, et des rites, comme le « contact salvateur avec la main du roi »<sup>3</sup>.

C'est à Strasbourg que se précisent les exigences méthodologiques qui seront le soubassement de toute l'entreprise historique de Marc Bloch. Il devient l'artisan d'une nouvelle épistémologie, le « décloisonnement des disciplines ». Dans un discours prononcé en 1930 devant l'Université à l'occasion du centième anniversaire de Fustel de Coulanges<sup>4</sup>, il se réclame de l'interprétation de ce dernier fondée sur la psychologie sociale et la sociologie : « Nul mieux que Fustel n'a su que l'histoire, avant tout, est psychologie. La force en Gaule de l'autorité impériale, la royauté franque, ses faiblesses et ses transformations – autant de créations d'une certaine mentalité, de certains désirs, de certaines passions... Cette conception surtout sociale de l'histoire, qui aujourd'hui dirige les études de beaucoup d'entre nous, et à condition de n'être point exclusive, se révèle si féconde, cette sociologie même, dont Fustel n'aimait pas le nom tout simplement parce que, pour lui, la sociologie et l'histoire c'était tout un, doivent reconnaître en lui un de leurs grands initiateurs ». C'est à Fustel aussi qu'il doit la découverte du temps

spécifique du social, la « longue durée » des mutations des structures profondes. Mais à la différence de ce dernier, Marc Bloch nous amène à redécouvrir, à côté des sources scripturaires et iconographiques, « le monde non écrit des choses »<sup>5</sup>.

### Deux expériences fondatrices

Lorsque Marc Bloch arrive à Strasbourg, c'est un homme profondément marqué par deux expériences fondatrices qui auront une influence décisive sur l'élaboration de son épistémologie : l'Affaire Dreyfus dans sa jeunesse, et par la suite l'épreuve de la Première Guerre mondiale.

En tant que Juif d'origine alsacienne, issu d'une famille qui en 1872 avait « opté » pour la France et choisi l'exil, Marc Bloch est particulièrement heurté par la construction de la figure du traître. Son père, Gustave, professeur d'histoire romaine à la Sorbonne, a été l'un des premiers signataires de la pétition des intellectuels en faveur de la révision du procès. Lorsqu'il entre

en 1910 à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, celle-ci est encore marquée par l'engagement sans faille de Lucien Herr, de Charles Seignobos, d'Émile Durkheim, de Charles Andler et de nombre d'historiens et de philologues en faveur de Zola et de Dreyfus. Quand Marc Bloch évoque sa mémoire de l'Affaire, « *c'est dans des termes assez voisins de ceux de Péguy: comme l'expérience initiatique et pour ainsi dire mystique d'une génération intellectuelle qui a convaincu, ou plutôt rencontré, la moitié au moins de la nation pour défendre les valeurs de la République – celles qui font passer le principe de justice avant le respect de l'autorité judiciaire, et les droits d'un individu avant l'honneur de l'armée* »<sup>6</sup>. Le triomphe de la vérité et du droit fut aussi celui de la méthode critique, exigeante et rigoureuse. Dans l'Affaire, « *il s'avéra que cet outil intellectuel ne servait pas qu'à vérifier l'authenticité des témoignages du passé. La méthode historique n'était pas seulement liée à l'histoire. Le passé et le présent ne communiquaient plus uniquement par le biais de l'exemple ou de l'analogie; on les étudiait et on les vérifiait selon une seule et même méthode* »<sup>7</sup>. Mais, ainsi que le souligne André Burguière, Marc Bloch apprit également de l'Affaire que la critique historique ne parvient pas à elle seule, malgré les progrès de l'éducation républicaine, à endiguer les dérives de la raison. Comme les Durkheimiens, il se rend compte « *qu'une société ne tire pas sa cohésion de la capacité des individus à suivre la voix de la raison, mais d'un ensemble de croyances et de valeurs partagées. L'issue heureuse de l'Affaire lui a fait découvrir la force agissante des mentalités et le rôle structurant des représentations dans le système social* »<sup>8</sup>.

À Strasbourg, l'œuvre de Marc Bloch, et notamment celle du médiéviste et de l'historien de la société, s'est élaborée avec pour arrière-plan l'expérience de la Première Guerre mondiale. La vie de tranchée et l'importance des « *fausses rumeurs* » sont intervenues dans la prise de conscience du « *rôle déstructurant des mentalités dans les situations de rupture soudaine* »<sup>9</sup>. Celles-ci « *mèlent l'archaïque et le nouveau. Elles orientent le changement en*

*obligeant la société à faire face, avec tout le poids de son passé, à l'irruption et à l'énigme du présent* »<sup>10</sup>. Dans ses *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre* parues en 1931<sup>11</sup>, Marc Bloch qualifie la Première Guerre de « *grand laboratoire* ».

Marc Bloch a participé à la Première Guerre mondiale du début à la fin, occupant des fonctions diverses depuis celle de chef de groupe jusqu'à celle « *d'officier de renseignement* », chargé de l'information sur l'ennemi pour son régiment. Passant du grade de sergent à celui de capitaine, il a été deux fois blessé et décoré à quatre reprises. Plusieurs analyses de ses *Écrits de guerre 1914-1918*<sup>12</sup> témoignent de l'acuité de son observation. Elles constitueront des lignes de force significatives dans l'élaboration des fondements épistémologiques de son œuvre strasbourgeoise.

Marc Bloch prend conscience des « *caprices de la mémoire* », si bien qu'il s'astreint à mettre par écrit les impressions et les réflexions fugaces, « *tant qu'elles sont encore vives* »<sup>13</sup>. Il s'intéresse autant aux ruptures et aux raccourcis de la mémoire qu'à la trame continuée, voire à la reconstruction involontaire et arbitraire des événements. Cette approche du travail de la mémoire nous paraît très proche de celle de son collègue strasbourgeois, Maurice Halbwachs. Même si la guerre représente une expérience de l'extrême, elle peut contribuer à une réflexion sur l'élaboration de la connaissance historique. « *Marc Bloch utilise cette situation pour s'interroger sur les piliers de la constitution de la connaissance historique, le témoin oculaire et son récit, le témoignage. Il le fait souvent sur le mode de l'auto-analyse: en vérifiant lui-même sa perception et sa mémorisation, pour trouver d'éventuelles sources d'erreurs et déformations* »<sup>14</sup>.

En 1921 Marc Bloch publie dans la *Revue de synthèse historique* un essai sur les fausses nouvelles et rumeurs dans la guerre<sup>15</sup>. Il souligne l'utilité de la psychologie des témoins pour la connaissance historique. Mais il ne suffit pas de traquer l'erreur: il convient de la traiter comme un objet d'étude. Pour ce faire, il faut s'appuyer, même

si elle appartient au passé, sur l'observation du présent. La guerre constitue un gigantesque laboratoire pour étudier la diffusion de représentations et d'affects collectifs, la construction sociale de la crédibilité, la circulation et les effets des fausses nouvelles. « *Les conditions nouvelles d'existence, d'un caractère si étrange, avec des particularités si accentuées, où tant d'hommes à l'improviste se sont trouvés jetés... tout ce bouleversement de la vie sociale et, si l'on ose ainsi parler, ce grossissement de ses traits, comme à travers une lentille puissante, doivent, semble-t-il, permettre à l'observation de saisir sans trop de peine entre les différents phénomènes les liaisons essentielles* »<sup>16</sup>.

Marc Bloch analyse les modalités du croire, les conditions psychologiques et sociales qui accréditent les fausses nouvelles et les rumeurs, et qui fragilisent le sens critique. Il mentionne l'isolement et la perte des liens sociaux ordinaires, le manque d'informations et la censure, l'épuisement et la crainte, les attentes nourries par les récits et les bribes de mémoire, « *le besoin d'une interprétation qui exonère et qui apaise* »<sup>17</sup>. « *Par un coup hardi que n'eût jamais osé rêver le plus audacieux des expérimentateurs, la censure, abolissant les siècles écoulés, ramena le soldat du front aux moyens d'information et à l'état d'esprit des vieux âges, avant le journal, avant la feuille de nouvelles imagées, avant le livre* »<sup>18</sup>. Marc Bloch est attentif à tous les phénomènes de désinformation, d'emprise de l'émotionnel sur le cognitif, provoqués par la censure en temps de guerre. L'angoisse ranime des fantasmes et génère de fausses nouvelles. La collision entre des avancées technologiques et une déstabilisation psychologique des masses entraîne un reflux vers le panique. Du coup, le statut épistémologique du témoin est fortement ébranlé, même lorsque celui-ci se veut de bonne foi. L'adhésion à des informations erronées, à de fausses croyances sont des éléments significatifs d'une mentalité que l'historien se doit d'étudier. Pour Marc Bloch « *on ne peut faire confiance ni à l'ouïe ni aux yeux du témoin; celui qui était impliqué dans les événements militaires n'avait qu'une image floue et fragmentaire des événements,*

et le peu de chose qu'il recevait visuellement était transformé par une structure d'interprétation erronée en une perception déformée»<sup>19</sup>. L'historien se devait d'étudier, comme le demandait Durkheim, le poids des représentations collectives, l'incidence aussi du langage comme des images.

## L'atelier strasbourgeois des sciences humaines

Lucien Febvre évoque l'élan fraternel qui, en octobre 1920, unit à Strasbourg les premiers enseignants arrivés la veille pour la plupart, venant à peine de quitter l'uniforme. «*Nous allions au devant les uns des autres, avec une sorte de spontanéité joyeuse que nous ne devions plus jamais connaître par la suite. Nous cimentions, avec des éléments cohérents et choisis, un beau bloc d'amitié et de dévouement*»<sup>20</sup>.

Quand Marc Bloch rejoint Strasbourg il a trente-deux ans. Lucien Febvre, de huit années son aîné, l'avait connu autrefois chez son père, Gustave Bloch, qui enseignait l'histoire ancienne à l'École Normale de la rue d'Ulm. Il retrouve «*un homme jeune sur qui la guerre avait mis sa marque au cours de quatre années de vie dure, quatre années remplies d'actions d'éclat qu'attestaient quatre citations, un certificat de blessure et la Légion d'Honneur à titre militaire*»<sup>21</sup>. Marc Bloch retrouve à Strasbourg Christian Pfister, son maître à l'École Normale, «*qui lui avait ouvert les portes du Moyen Âge*»<sup>22</sup>. Lucien Febvre est frappé, dès les premières années de leur séjour à Strasbourg, du vif intérêt de son jeune condisciple «*pour tout ce qui était, en histoire, croyance collective*»<sup>23</sup>.

Le renouvellement épistémologique des sciences historiques que Marc Bloch souhaitait entreprendre à Strasbourg s'accompagnait d'un changement de modèle référentiel : ce sont le laboratoire et l'atelier qui devinrent les images rectrices. Ce nouveau paradigme suppose une suspension du jugement, une critique générale des sources des connaissances en sciences humaines. «*Les leçons que Maurice Halbwachs donna en 1921, à Strasbourg, sur le calcul des probabilités*

*et leur signification pour les sciences sociales ... eurent pour Bloch le caractère d'une révélation*»<sup>24</sup>. L'historien se devait lui aussi de refuser l'alternative du vrai ou du faux. Il lui fallait prendre en charge les possibilités, nombreuses et contrastées, du passé et se contenter de probabilités et d'approximations.

Lors de son séjour d'études à Leipzig et à Berlin en 1908-1909, Marc Bloch avait découvert des «*laboratoires*» au sein desquels les historiens collaboraient avec des anthropologues, des linguistes, des psychologues et des géographes. Pour Charles Andler l'université allemande, en 1919, n'était pas tellement une suite de cours qu'une «*accumulation de laboratoires*». C'est une tâche analogue qui était assignée à l'Université de Strasbourg, devenir une université modèle.

Les enseignants en sciences humaines et sociales qui s'y retrouvaient formaient une communauté d'hommes qui s'appréciaient et entretenaient des liens amicaux. «*Ils partageaient une éthique de connaissance liée à une recherche intensive et collégiale, une recherche qui, par principe, ne pouvait avoir de fin*»<sup>25</sup>. Les Instituts et les Centres d'études étaient des «*laboratoires*» de sciences humaines orientés avant tout vers la recherche scientifique.

De la créativité des séminaires interdisciplinaires témoignent les «*Réunions du samedi*», où se retrouvaient chaque semaine des historiens, des sociologues, des philosophes, des linguistes, des géographes, des juristes, des germanistes, des mathématiciens... Marc Bloch avait découvert dès 1908 à Leipzig les «*petits cercles de débat*» («*Debattierkränzchen*») animés par Lamprecht, Ratzel et Wundt. À Strasbourg, au cours de ces «*causeries libres*» qui se déroulaient au Palais Universitaire, prévalait un véritable esprit de recherche, procédant par avancées et tâtonnements, «*expérimentation et vérification incessantes*»<sup>26</sup>. On présentait les nouvelles publications dans les différents domaines, on discutait les questions de fond et de méthode qu'elles soulevaient.

Si l'influence de ce grand aîné, l'historien belge Henri Pirenne, fut décisive dans la création, en 1929, des *Annales d'Histoire Économique et Sociale*, il

ne fait pas de doute que l'innovation de Marc Bloch et Lucien Febvre fut fortement encouragée par leurs collègues strasbourgeois. «*L'esprit de Strasbourg*» favorisait la créativité, ainsi que la collaboration interdisciplinaire. Se joignirent à eux le géographe Henri Baulig, le psychologue Charles Blondel, le sociologue Maurice Halbwachs, les linguistes Ernest Hoepfner et Ernest Lévy, le juriste Gabriel Le Bras, les archéologues Albert Grenier et Paul Perdrizet. Cette génération de chercheurs, relativement jeune, ne se reconnaissait pas dans un scientisme positiviste. Elle était désireuse d'ébranler les barrières disciplinaires. L'architecture du Palais Universitaire, où se côtoyaient les Facultés des Lettres, de Droit, de Théologie Catholique et de Théologie Protestante, ainsi que leurs Instituts et leurs Bibliothèques, favorisait les échanges. C'est à Strasbourg que Marc Bloch et Lucien Febvre furent à l'initiative de la création d'une véritable équipe de chercheurs en sciences humaines, dont le modèle fut par la suite celle des *Annales*. Il convient de rappeler qu'au début du siècle Henri Berr favorisait la recherche interdisciplinaire grâce à l'engagement du groupe parisien de la *Revue de synthèse historique*.

Ceux qui prenaient part au séminaire du samedi matin, non seulement assuraient la circulation des connaissances, mais participaient «*à la vérification collective des instruments, des méthodes et des résultats du travail intellectuel*»<sup>27</sup>. Ulrich Raulff souligne à juste titre que cet «*esprit de Strasbourg*», à la fois heuristique et pragmatique, a fécondé les premières *Annales* : il se manifeste par l'abondance tout à fait remarquable «*de comptes-rendus des nouvelles recherches et des congrès, de références à des outils utiles en archéologie, iconographie et linguistique, bref par un très vif intérêt pour les instruments de travail intellectuels; il s'exprime aussi à travers l'intention affirmée de manier la critique et la comparaison*»<sup>28</sup>.

C'est Antoine Meillet, son collègue strasbourgeois, qui convainquit Marc Bloch de l'importance de la sémantique historique. Tout comme Marcel Mauss, il tenait le langage pour

« un fait social » et discernait les liens étroits qui unissaient les mutations de la signification linguistique et les transformations de la société. Fustel de Coulanges, d'une part, et les linguistes de la revue allemande *Wörter und Sachen* (*Les mots et les choses*) fondée en 1909, de l'autre, avaient déjà souligné l'importance de l'étude du changement de signification des concepts historiques, dans leur relation avec l'évolution sociale<sup>29</sup>.

C'est à Strasbourg que se structurèrent les exigences intellectuelles de Marc Bloch et que s'affirma sa volonté de transformer la pratique historique. À partir de 1929, tout en continuant à collaborer à la *Revue Historique* et à la *Revue de Synthèse*, il s'investit dans les *Annales*. Celles-ci doivent répondre à un projet scientifique ambitieux : Lucien Febvre et Marc Bloch entendent modifier les modalités du métier d'historien, tout comme les attentes des lecteurs. À partir d'une perspective qui est à la fois éthique et politique, ils définissent un champ nouveau et des exigences épistémologiques spécifiques.

Strasbourg fut la tête de pont, à partir de laquelle Marc Bloch entreprit des missions dans nombre de villes européennes, afin de susciter la création, par-delà les frontières, d'une communauté scientifique. Pour ce faire, il élaborait des instruments de compréhension et de communication libérés de toute charge idéologique. Cela exigeait un travail sur les langages spécialisés, ainsi que sur les modalités et les outils de transmission, tels les revues. Cette « politique du langage », écrit Ulrich Raulff<sup>30</sup>, « tenait compte non seulement des réalités difficiles de la politique européenne au lendemain de la Première Guerre, mais aussi de l'expérience de la possibilité de transmettre l'histoire par le langage. En lien avec le comparatisme historique, la sémantique historique et la psychologie, elle forma la base d'une nouvelle histoire que Bloch s'efforça de mettre en place ». Marc Bloch ne cessa d'interroger la science historique allemande « qui constitua le champ le plus sûr de toutes ses confrontations »<sup>31</sup>. Les recensions critiques d'ouvrages allemands et anglais, tout comme les lec-

tures étrangères qu'il recommandait à ses étudiants, montrent que, dès les années 1920, « Bloch fut un inlassable passeur critique des sciences historiques en France »<sup>32</sup>. Son analyse, parfois incisive, voire ironique, témoigne d'un registre impressionnant de connaissances et d'un jugement très sûr.

À la proximité intellectuelle s'ajoutaient les affinités sociales et politiques des enseignants. Ceux qui étaient venus de « l'intérieur » avaient peu de contacts avec la population locale, et se sentaient quelque peu isolés. De plus, les professeurs qui étaient très engagés dans l'organisation et le fonctionnement de la nouvelle université se réunissaient souvent pour construire, avec leurs collègues d'autres disciplines, un enseignement innovant. Ce qui les unissait également, c'était le sens d'une commune mission, en fait une double mission, tournée l'une vers l'Europe, l'autre en faveur des provinces reconquises.

Lors de l'inauguration de la nouvelle Université, le Président Millerand lui assigna pour tâche d'être, sur les bords du Rhin, « la citadelle avancée des doctrines de la civilisation et de la liberté »<sup>33</sup>. En 1921, les doyens demandèrent des moyens accrus pour un établissement « sans égal, capable de représenter dignement aux yeux des étrangers la suprématie intellectuelle de la France, et de monter une garde de l'esprit sur les bords du Rhin »<sup>34</sup>. Pour ce faire, nombre de professeurs strasbourgeois se rendirent en délégation dans des universités étrangères, et invitèrent à leurs tours des collègues d'au-delà des frontières. On fit tout, aussi, pour attirer et fidéliser des étudiants étrangers, notamment d'Europe de l'Est. Par ailleurs, tous les quinze jours, Marc Bloch, Lucien Febvre et Maurice Halbwachs se rendaient au Centre d'études germaniques de Mayence, en Rhénanie occupée, pour initier les officiers, les fonctionnaires, les journalistes français à l'histoire et à la culture allemandes. À Strasbourg, l'Institut germanique s'efforçait de faire connaître l'Allemagne de l'esprit et des arts, tout en condamnant la puissance militariste et revancharde.

Il est important de remarquer que lorsque l'Université de Strasbourg,

redevue française, ouvrit ses portes en janvier 1919, les enseignants firent de grands efforts pour rendre leurs cours accessibles à des étudiants qui ne maîtrisaient guère ou mal la langue française. Marc Bloch n'hésita pas à dispenser des cours de français pour débutants<sup>35</sup>. Une mission s'imposait : la reconquête culturelle des provinces recouvrées. Mais l'Université, qui attirait davantage de jeunes issus des classes supérieures, francophones et fortunées, se coupa des couches populaires et dialectophones. Elle apparut comme conservatrice et quelque peu au service des prétentions hégémoniques de la France. Cependant, nombre de professeurs ne ménagèrent pas leurs efforts pour « apprivoiser » leurs étudiants en organisant des séminaires à la maison, en les emmenant sur le terrain dans différentes localités alsaciennes, en tenant compte des difficultés linguistiques de leurs auditeurs. « La plupart des étudiants, même les plus germanophiles, étaient impressionnés par l'autorité intellectuelle de leurs professeurs et considéraient que beaucoup d'entre eux étaient consciencieux, tolérants, d'un abord facile, et ne ménageaient ni leur temps ni leurs conseils »<sup>36</sup>. Le « prosélytisme » des enseignants se heurta au désenchantement et aux désillusions d'une grande partie de la population alsacienne, qui avait accueilli avec enthousiasme le retour de la France et qui se sentit méprisée pour son incapacité à parler le français avec aisance, pour son attachement aux croyances et aux institutions religieuses... La remise en cause de privilèges sociaux et économiques accrut encore le ressentiment de nombre d'Alsaciens qui estimaient qu'ils étaient traités comme des citoyens de seconde classe. La majorité des professeurs de l'Université, formés par des maîtres que l'Affaire Dreyfus avait rendus méfiants à l'égard des forces « réactionnaires » de l'Église et de l'Armée, et qui étaient animés par l'idéal républicain de justice et des droits de l'homme, étaient plutôt de gauche. Ils souhaitaient une rapide intégration de l'Alsace dans le giron de la République, et, en même temps, ils faisaient preuve d'ouverture sur les autres pays, notamment l'Allemagne. À leurs côtés,

un groupe plus conservateur et plus nationaliste entretenait à un culte exclusif de la France, tandis qu'une minorité de professeurs exigeaient au contraire une plus grande autonomie régionale.

Afin de surmonter « le malaise alsacien », la plupart des professeurs de l'Université organisèrent pour un large public des « cours publics », et firent chaque année universitaire près d'une centaine de conférences dans dix-sept villes alsaciennes. Quant à l'Université Populaire, elle offrait des cours gratuits, sur les sujets les plus variés, à des personnes issues de milieux modestes. En fait, toutes ces activités attirèrent surtout une élite cultivée, francophone, et ne réduisirent pas le fossé entre l'Université et l'Alsace revenue dans le giron de la France. Pour faire face à l'activisme germanophile, les professeurs s'impliquèrent davantage, en consacrant plus de temps à leurs étudiants, aux cours publics à l'Université Populaire, à la radio et à des interventions hors de l'Université. En 1928 – au lendemain du Procès de Colmar – Marc Bloch fit adopter deux

propositions par la Faculté des Lettres: l'une souhaitait, qu'avant d'enseigner en Alsace-Lorraine, les étudiants de la Faculté occupent un poste dans un établissement outre-Vosges; l'autre demandait qu'on attribue aux meilleurs étudiants une bourse pour voyager dans la France de l'intérieur durant les grandes vacances.

Au cours de la décennie qui va de 1922 aux années 30, les espérances de l'Université de Strasbourg, qui se voulait résolument novatrice, et celles de son corps professoral, qui croyait en sa « mission », s'effondrèrent. C'est le pessimisme et un sentiment d'échec qui prévalurent. La politique jacobine, de profonde incompréhension, menée par le Cartel des Gauches et les menaces pesant sur le statut scolaire et les « droits acquis », suscitérent une protestation massive et encouragèrent le courant autonomiste. Les corporations et mouvements étudiants de cette obédience, qui attiraient beaucoup de jeunes issus des classes moyennes et du monde rural, accrurent leur présence au sein de l'Université, tandis que les liges royalistes ou fascistes d'extrême-droite multipliaient les manifestations nationalistes, chauvines et antisémites. Dès 1931, des professeurs et des étudiants issus en majorité de milieux protestants, fondèrent un mouvement autonomiste et germanophile radical, l'*Elsass-Lothringische Jungmannschaft*, dont l'idéologie et l'activisme correspondaient au courant « *völkisch* » et nazi d'outre-Rhin.

Progressivement l'enthousiasme missionnaire des enseignants décrut, la France lésina sur les moyens mis à la disposition de l'Université pilote, et l'attraction de la Sorbonne et du Collège de France se fit plus forte. L'influence grandissante des climats politiques et des extrémismes à l'échelle nationale, tout comme celle du nazisme et de l'antisémitisme venus d'outre-Rhin, contribuèrent à ce que nombre de professeurs se sentent de plus en plus étrangers en Alsace. Le militarisme et le réarmement croissant du III<sup>e</sup> Reich, le sentiment que l'Université constituait un corps étranger et que la greffe n'avait pas réussi incitèrent une douzaine des professeurs les plus prestigieux de la Faculté des

Lettres – dont Marc Bloch – à quitter Strasbourg entre 1933 et 1937, pour Paris souvent, mais aussi pour Toulouse et pour Bâle. Comme l'écrivait Jean Pommier, qui enseignait la littérature française, « *après avoir été peu attirés par Paris – si ce n'est par des liens d'amitié –, c'est sans scrupules que nous aspirons maintenant à y retourner. L'hiver est rude ici, et le climat moral l'est tout autant* ».

## L'enseignant

Étienne Bloch et Bertrand Muller<sup>37</sup> ont publié, commenté et annoté des documents significatifs: il s'agit d'une cinquantaine de lettres que Marc Bloch a adressées, de 1930 à 1943, à Robert Boutruche, jeune historien qui désirait entreprendre une thèse de doctorat. Le maître qui, au premier abord, est quelque peu « réservé » et « froid », sous « *les dehors d'une parfaite courtoisie* »<sup>38</sup>, donne beaucoup de son temps pour guider le doctorant sans jamais rien lui imposer. Il le conseille avec exigence, fait preuve d'un grand sens critique lorsqu'il discute le plan du travail et lui recommande des ouvrages. Mais en même temps, il prodigue des encouragements et s'efforce de favoriser la carrière du doctorant.

La lucidité et l'exigence du professeur par rapport à son propre travail ne peuvent manquer d'impressionner les doctorants. C'est ainsi que Marc Bloch écrit en 1930 à Robert Boutruche<sup>39</sup>: « *Je publierai je pense, cette année (le manuscrit est chez l'éditeur), un petit livre sur les Caractères originaux de l'histoire rurale française qui, je le crains, sera plein de conjectures téméraires et, pour une part, fautives (la matière n'a pas encore été suffisamment élaborée par des travaux locaux), mais du moins pourra servir de guide aux travailleurs et provoquer d'utiles vérifications et objections* ».

Il estime que l'une des « *tâches essentielles des travailleurs grisonnants* » comme lui est de « *ne pas laisser sans direction les jeunes historiens après l'agrégation* »<sup>40</sup>. Sa responsabilité est engagée face à la démarche de ceux qui placent leurs premières recherches sous son patronage. Il exige



Marc Bloch

d'eux qu'ils se mettent à l'étude de l'allemand, qu'ils acquièrent des compétences en économie, en histoire des techniques et en paléographie. Mais il sait aussi qu'un tel apprentissage prend du temps, et se montre compréhensif et patient. Le jugement que Marc Bloch porte sur les lectures requises des doctorants témoigne d'une grande ouverture d'esprit, d'un remarquable sens des nuances, et du refus de tout manichéisme. C'est ainsi qu'il évoque les deux éditions fort différentes de *Der moderne Kapitalismus* de Werner Sombart; il considère que l'ouvrage qui est « très systématique et, à beaucoup d'égards, très faux, n'en demeure pas moins suggestif »<sup>41</sup>. Il estime que ce travail « agaçant, présomptueux » est « indispensable ». En fin germaniste, Marc Bloch fait, à partir des années 1927-1928, de nombreux comptes-rendus d'ouvrages d'historiens allemands pour la *Revue critique d'histoire et de littérature*, la *Revue historique*, ainsi que pour les *Annales*.

Son ouverture d'esprit ne l'amenait cependant à aucune compromission intellectuelle. Sa rigueur scientifique exigeait qu'il expose « ses vues avec une vigueur qui n'allait pas sans froisser des susceptibilités ni lui attirer certaines inimitiés »<sup>42</sup>. La droiture intellectuelle et la franchise dont Marc Bloch fait preuve à l'égard d'étudiants qu'il guide et qui lui sont proches forcent le respect. Ayant retourné à Robert Boutruche un article sur l'opinion coloniale que celui-ci avait soumis pour publication dans la *Revue Historique*, il refuse de se réfugier « dans les excuses habituelles : manque de place, etc. »<sup>43</sup>. Après avoir fait une critique détaillée du travail, il termine ainsi : « En le publiant nous vous aurions rendu le plus mauvais service qui se puisse imaginer : faire connaître votre nom en l'associant à un article qui eût fait dire : il travaille trop vite... Ces étiquettes-là restent longtemps, souvent injustement. Votre thèse promet d'être solide et neuve. C'est sur elle qu'il faut compter. Ne gaspillez pas vos forces ni votre réputation... Vous le voyez, j'ai été franc... jusqu'à l'impolitesse. Vous serez peut-être fâché, pendant quelques jours. J'ai confiance que vous ne tarderez pas à penser que, juste ou non (bien entendu, je puis me

*tromper; je dois dire cependant que M. Febvre est de mon avis), un conseil honnête vaut mieux que l'eau bénite de cour. Et il ne me reste qu'à vous serrer bien cordialement la main ».*

Ce qui caractérise l'enseignement de Marc Bloch c'est son absence de dogmatisme, son refus des généralisations hâtives et son vif intérêt pour la manière de poser les problèmes. Son rôle en tant qu'historien, ce n'est pas « de condamner ou d'absoudre une institution, mais de comprendre pourquoi elle est née, à quel besoin elle répond »<sup>44</sup>. Mr Folz<sup>45</sup> se souvient que Marc Bloch « tantôt s'installait dans une question, en suivait tous les fils et, difficilement satisfait de ses explications, les reprenait, faisait assister ses auditeurs au travail de sa pensée. Tantôt au contraire, désireux d'éveiller les curiosités de son jeune auditoire et de l'inciter à réfléchir, ou incertain de la solution d'un problème, il laissait inachevé son exposé. Quelques-uns en étaient déconcertés; d'autres trouvaient à cet aveu d'ignorance un accent de charme et de sincérité peu communs ». Il se refusait à imposer ses idées à ses thésards, car il respectait leurs opinions et leurs centres d'intérêt. Il les épaulait de toute son expérience intellectuelle mais ne voulait en aucun cas les encadrer. « Dois-je vous proposer un autre plan? J'y répugne un peu pour plusieurs raisons : parce que mon plan répondra mal au mouvement personnel de votre pensée, parce que le sujet m'apparaît beaucoup moins nettement qu'à vous dans ses détails... »<sup>46</sup>.

Ce que Marc Bloch entend transmettre aux étudiants c'est avant tout la rigueur méthodologique. Il leur faut « aller au fond » et s'efforcer de « comprendre les mobiles des actes, de saisir le sens d'une évolution, de déceler dans la répétition des faits l'habitude ou la loi de l'intérêt »<sup>47</sup>. Il leur faut réunir une vaste information pour opérer des rapprochements et des comparaisons significatifs. Marc Bloch s'intéresse aux recherches des doctorants et quand, avec les années, « le travail commence à prendre forme et le chercheur à voler de ses propres ailes, il attache au résultat un intérêt grandissant; il mêle aux compliments de discrètes critiques qui sont autant d'invitations à définir un

*mot, à éclairer un point controversé, à approfondir une idée »*<sup>48</sup>.

Malgré l'ampleur de ses tâches d'enseignant, de directeur des *Annales*, de conférencier et de rédacteur d'articles et d'ouvrages, Marc Bloch nouait des liens étroits entre lui et ses doctorants. Grâce à une organisation rigoureuse et une grande discipline de travail, il ne laissait aucune lettre sans une prompt réponse. Il se préoccupe de la carrière et des conditions matérielles dans lesquelles se débattent ses doctorants, appuie leurs demandes de bourses et leur inscription sur la liste d'aptitude à l'enseignement supérieur. « Entre le maître et l'élève une estime et une confiance réciproques ont grandi, écrit Robert Boutruche<sup>49</sup>, d'où est née, je crois pouvoir le dire sans forfanterie, une véritable amitié ».

## Une attention passionnée au monde

C'est à Strasbourg que Marc Bloch élabore des orientations qui devaient bouleverser le champ et la pratique de l'histoire : « reconquête du visuel et de l'expérimental... nouveau style de recherche et de solution des problèmes qui se réalisa de la manière la plus puissante et la plus conséquente dans l'heuristique, dans la "belle recherche tâtonnante" »<sup>50</sup>.

Pour Marc Bloch l'histoire est une science du regard qui exige un double effort d'observation et d'imagination. « À qui veut écrire l'histoire, il faut avant tout des yeux, et non point seulement pour les user sur les chartes »<sup>51</sup>. Il convient que l'enseignant apprenne à ses élèves à voir. « Chaque fois que l'occasion s'en présente, il fait sortir ses étudiants de la salle de cours pour aller faire à la campagne des exercices pratiques d'histoire de l'économie et de l'agriculture »<sup>52</sup>. Il leur apprend à diriger leur regard vers « les plantes, les assolements, la forme et la dimension des champs, leur morcellement, les taches blanches sur les cadastres, l'agglomération, l'église et les maisons »<sup>53</sup>. À l'opposé de Fustel de Coulanges, il est de ceux « pour qui le monde extérieur existe intensément »<sup>54</sup>, un monde

inlassablement modelé par le travail des groupes sociaux.

L'iconographie a, selon Marc Bloch, une valeur éminente pour l'histoire. Ulrich Raulff<sup>55</sup> relève que, dès le deuxième numéro des *Annales* en 1930, il publie un compte-rendu enthousiaste consacré à la création des musées en plein air dans les pays scandinaves, qui, « *outre les maisons et les bâtiments, montrent tous les ustensiles de la vie rurale et de l'agriculture* ». Dans son essai consacré à « *La vie d'outre-tombe du Roi Salomon* », qu'il publie en 1925 dans la *Revue belge de philologie et d'histoire*<sup>56</sup>, il prend pour point de départ de son analyse du légendaire les statues du roi qui ornent les cathédrales de Strasbourg et de Chartres. Il étudie attentivement le programme pictural qui fait du roi Salomon le prototype du Christ et qui permet de comprendre pourquoi il mène une vie au-delà du tombeau.

À partir de sources graphiques et iconographiques Marc Bloch a étudié l'évolution des techniques. Si l'histoire veut vraiment comprendre l'homme, elle « *doit se faire comme lui artisan. Autant ou davantage que bien des objets plus familiers à une tradition à la fois oratoire et faussement aristocratique, l'instrument le plus humble, l'esprit le plus inventif du plus discret compagnon méritent d'arrêter nos regards. Raconter le combat sans les armes, le paysan sans la charrue, la société entière sans l'outil, c'est assembler de vaines nuées* »<sup>57</sup>.

Marc Bloch élabore des concepts, comme celui de « *régime agraire* », qui semblent empruntés à la catégorie du « *phénomène social total* » conçu en 1924 par Marcel Mauss dans *Essai sur le don*. Une telle figure articule, dans le cas de la « *charrue* »<sup>58</sup> ou du « *moulin à eau* » par exemple, une avancée technique située dans le contexte social, politique et juridique qui en permet l'émergence, la désignation linguistique qui en rend compte, la représentation iconographique à laquelle elle donne lieu, les usages différenciés et les transformations économiques qu'elle génère. Ainsi, dans le cadre d'une histoire agraire et technique, Marc Bloch « *fait valoir deux principes fondamentaux qui, dans leurs*

*nouvelles conditions de mise en œuvre, ont produit la modernité visible et la modernité invisible: la définition des formes et la conversion de l'énergie. Tout comme dans une certaine mesure la charrue était l'instrument de gravure avec lequel la civilisation de l'Occident médiéval traçait une nouvelle frontière entre la nature et la culture et dessinait les lignes fondamentales du monde visible selon les exigences économiques et juridiques, le moulin à eau était la machine énergétique qui, avec la conversion d'une forme d'énergie en une autre, constituait le principe de la mutation vers la loi de la nouvelle époque* »<sup>59</sup>.

L'historien doit être sensible au langage « *des choses muettes* ». Marc Bloch entend par là non seulement l'histoire des techniques, le code des gestes, l'univers des images, mais également le registre linguistique. L'un des fondements de la démarche méthodologique qu'il a élaborée à Strasbourg, la sémantique historique, consiste à étudier le changement de signification des mots au fil du temps en relation avec les transformations de la société.

Au-delà de son observation attentive, toujours en éveil, des formes sociales, l'historien se doit, selon Marc Bloch, de structurer le langage même qui en rend compte. « *Selon l'époque, selon le milieu, selon la personne, les mots, les traités mots, changent de sens* »<sup>60</sup>. Pour ne pas être dupé par la polysémie des termes, il convient de les situer et d'en analyser les usages, qui évoluent selon les milieux et les temps. Pour « *démonter* » une structure sociale et l'appréhender dans sa spécificité, la méthode comparative mise en œuvre à Strasbourg par la linguistique historique d'Antoine Meillet est d'un grand secours. « *De même que les linguistes ont commencé à élaborer, solidement, une linguistique indo-européenne ou intersémitique, par exemple, le premier soin qui s'impose à nous est de bâtir – sans négliger, bien entendu, d'élargir par instants nos visions – une histoire comparée des sociétés européennes* »<sup>61</sup>.

À Strasbourg, Marc Bloch élabore une méthode qui devait jouer un rôle décisif dans la conception de son champ disciplinaire, l'histoire compa-

rée. L'influence de l'ouvrage consacré à *La méthode comparative en linguistique* que son collègue strasbourgeois, Antoine Meillet, publia en 1925 fut déterminante. Comparer pour Marc Bloch, c'est « *faire choix, dans un ou plusieurs milieux sociaux différents, de deux ou plusieurs phénomènes qui paraissent, au premier coup d'œil, présenter entre eux certaines analogies, décrire les courbes de leurs évolutions, constater les ressemblances et les différences, et, dans la mesure du possible, expliquer les unes et les autres* »<sup>62</sup>. Il conviendrait d'évoquer également l'influence d'Henri Pirenne, qui, dès 1923, plaida la cause du comparatisme dans son discours inaugural au Congrès de Bruxelles.

## Une anthropologie du fait politique et du fait religieux

C'est à Strasbourg que Marc Bloch précisa les principaux axes de sa recherche, qui constituent les fondements de « *la nouvelle histoire* ». « *Si nous avons appris, écrit Marc Bloch, que l'homme a beaucoup changé dans son esprit et, sans doute, jusque dans les plus délicats mécanismes de son corps, est-il concevable d'entreprendre l'étude des groupements sociaux dans leur structure sans observer, notamment à travers la transformation des habitudes de langage, à travers la subtile, l'insaisissable modification du sens des mots, les faits religieux et les légendes, les croyances, la vie de l'esprit, et sans conjoindre à cette observation celle de ce qui, dans l'existence matérielle, apparaît le plus terre-à-terre, sans développer, au même rythme, une archéologie du quotidien, une histoire de l'outil, du geste, du manger et du boire, une histoire du corps?* »<sup>63</sup>.

La psychologie historique constitue « *l'horizon de compréhension et d'explication* » de l'œuvre de Marc Bloch<sup>64</sup>. L'influence de Dilthey et de Simmel, pour qui « *toute la réalité existentielle de l'homme pensant, agissant et ressentant était le fond sur lequel on devait comprendre l'histoire* »<sup>65</sup>, fut très importante. C'est parce que Marc Bloch a cherché « *non seulement*

à établir les faits et à les décrire, mais à reconstituer les manières de penser qui rendent aux attitudes et aux institutions des sociétés révolues leur couleur propre, leur singularité»<sup>66</sup>, qu'il a élaboré une histoire des mentalités. C'est probablement dans l'expérience du front, où les croyances partagées peuvent aussi bien, dans la perspective durkheimienne, assurer la cohésion du groupe que le désintégrer en suscitant l'angoisse, que Marc Bloch a élaboré la notion de mentalité. «À la fois structure cognitive et structure émotionnelle, système de représentations mais aussi réceptacle d'images inconscientes qui submergent l'acteur social plus qu'elles ne l'informent, les mentalités sont pour Marc Bloch ce qui permet de retrouver la couleur propre du passé, d'appréhender une société disparue dans les catégories à l'aide desquelles elle se pensait elle-même»<sup>67</sup>. Elles ne sont pas un simple reflet des structures économiques et sociales, elles ne se réduisent pas à un dispositif conceptuel qui permet de rendre compte du monde. Ce sont aussi des conduites émotionnelles qui «réactivent souvent des représentations archaïques, fantasmatiques, restées longtemps ensevelies dans l'inconscient et d'autant plus prégnantes quand elles sont convoquées»<sup>68</sup>.

Marc Bloch «entretenait avec Halbwachs des liens d'amitié très étroits et une grande complicité intellectuelle»<sup>69</sup>. Il s'est inspiré de ce dernier pour prêter attention «au lien sans cesse renoué et réinventé avec le passé»<sup>70</sup>, et pour analyser les usages sociaux de la mémoire. Ceux-ci participent au système que les sociétés mettent en œuvre pour résister aux mutations et à l'usure du temps. Comme Halbwachs, Marc Bloch est conscient du caractère subjectif du travail de la mémoire. Dans les écrits qu'il consacre à son expérience du front durant la Première Guerre mondiale, il explique pourquoi il note dans un carnet ses observations et ses réflexions fugitives, «tant qu'elles sont encore vives». Il se méfie des transformations introduites par le temps, des raccourcis et des oublis. Il va jusqu'à comparer ses souvenirs aux images d'un film, quelque peu brouillées, arbitrairement juxtaposées, et parfois inversées.

Dans son introduction aux *Rois Thaumaturges*<sup>71</sup>, Jacques Le Goff a remarquablement défini la visée de la nouvelle histoire élaborée par Marc Bloch. Il ne s'agit de rien moins que de la quête d'une «histoire totale du pouvoir, sous toutes ses formes et avec tous ses instruments. Une histoire du pouvoir où il ne soit pas coupé de ses bases rituelles, privé de ses images et de ses représentations». Cette «histoire totale» nous paraît très proche du concept de «phénomène social total» élaboré par Marcel Mauss. Marc Bloch entend appréhender le monde médiéval, et l'histoire sociale en général, par la quête «des traces matérielles qui permettent de reconstituer les logiques et les expériences du passé»<sup>72</sup>. Dans les *Rois Thaumaturges* Marc Bloch élabore une anthropologie du pouvoir en analysant «les modalités rituelles et symboliques de l'assentiment à l'autorité»<sup>73</sup>. Il s'efforce de comprendre le mystère de la servitude volontaire face à l'autorité souveraine, le lien dissymétrique qui unit le roi à son peuple dans la France d'Ancien Régime. À partir d'un détail négligé, apparemment secondaire, il s'efforce d'atteindre la signification profonde d'une institution. Marc Bloch a été l'initiateur d'une nouvelle histoire politique, qui passe par l'étude «d'une histoire totale du pouvoir sous toutes ses formes et avec tous ses instruments. Une histoire du pouvoir où il ne soit pas coupé de ses bases rituelles, privé de ses images et de ses représentations»<sup>74</sup>. Fustel de Coulanges a analysé, dans *La Cité antique*, l'articulation entre les représentations et les pratiques religieuses d'une part, les institutions sociales et politiques de l'autre.

Dans les *Formes élémentaires de la vie religieuse* qu'il publia en 1912, Durkheim insiste sur la fonction sociale du rite. C'est par lui que le groupe s'affirme et se maintient, que les individus communient dans un moment d'effervescence, où fusionnent la dimension cognitive et la vie affective. En profonde affinité avec Émile Durkheim, Marcel Mauss et Maurice Halbwachs, Marc Bloch élabore une anthropologie du sacré qui souligne le lien entre le sacrement royal, l'acte d'onction, et le pèlerinage du roi au

sanctuaire de Saint Marcoul. «Il ne s'était pas limité à ce que Renan avait appelé "la religion de Reims", le "huitième sacrement". Il était entré en profondeur dans les syncrétismes de cette religion, des formes et des pratiques de la foi populaire»<sup>75</sup>. Marc Bloch a montré comment une série de gestes en apparence anodins étaient crédités d'une charge symbolique, et jouèrent un rôle politique non négligeable dans la naissance et l'affirmation de la société politique moderne.

Dans *Les Rois Thaumaturges*, que les Presses de l'Université de Strasbourg publient en 1924, Marc Bloch étudie la naissance et l'affirmation, sur une longue durée, d'une représentation mentale et d'un rituel qui s'imposent à la fois en France et en Angleterre. Georges Duby<sup>76</sup> souligne qu'il s'agit là d'une démarche novatrice, qui s'efforce de découvrir le travail de l'imaginaire et les attitudes mentales des acteurs sociaux. Cinq années plus tard, Marc Bloch précise dans le «projet d'enseignement» qu'il présente au Collège de France les fondements épistémologiques de l'histoire. «Les réalités sociales sont unes. On ne saurait prétendre expliquer une institution si on ne la rattache pas aux grands courants intellectuels, sentimentaux, mystiques de la "mentalité" contemporaine... J'ai toujours porté un intérêt très vif à l'histoire des faits religieux et des légendes. Cette interprétation, "par le dedans", des faits d'organisation sociale serait la loi de mon enseignement comme elle est celle de mon effort personnel»<sup>77</sup>.

Pour étudier la dynamique des modalités du croire, la croissance tout comme le fléchissement de l'adhésion aux idéologies collectives, Marc Bloch mobilise les connaissances acquises dans ce gigantesque laboratoire que fut la Première Guerre mondiale. L'isolement, la rupture des liens sociaux normaux, l'épuisement, la peur, «les attentes nourries par les récits, les restes de mémoire, le besoin d'une interprétation qui exonère et qui apaise»<sup>78</sup>, expliquent que l'on accepte l'endocritisme et que l'on perde son sens critique. C'est à juste titre qu'Ulrich Raulff<sup>79</sup> insiste sur «l'incursion de la réalité»<sup>80</sup>, c'est-à-dire de l'expérience



de guerre de Marc Bloch dans *Les Rois Thaumatourges*. Il y a un lien entre les catégories du croire du soldat dans sa tranchée, entre ses pratiques magiques pour se prémunir contre les blessures et la mort, pour surmonter ses souffrances, entre ses signes et ses rites propitiatoires, et le besoin de protection magique et de guérison de la maladie de l'époque monarchique.

Dans *Les Rois Thaumatourges* Marc Bloch développe l'un des principaux axes de sa démarche méthodologique, la comparaison historique. Son étude consacrée à la foi dans le pouvoir miraculeux et curatif des rois français et anglais du Moyen Âge et des Temps modernes se veut une « contribution à l'histoire politique de l'Europe, au sens large, au vrai sens du mot »<sup>81</sup>. Pour comprendre la royauté, pour rendre compte de l'emprise que les monarchies exercèrent si longtemps sur l'esprit des hommes, il ne suffit point, écrit Marc Bloch, « d'éclairer, dans le dernier détail, le mécanisme de l'organisation administrative, judiciaire, financière, qu'elles imposèrent à leurs sujets; il ne suffit pas non plus d'analyser dans l'abstrait ou de chercher à dégager chez quelques grands théoriciens les concepts d'absolutisme ou de droit divin. Il faut encore pénétrer les croyances et les fables qui fleurirent autour des maisons princières. Sur bien des points, tout ce folklore nous en dit plus que n'importe quel traité doctrinal »<sup>82</sup>.

L'originalité de la démarche de Marc Bloch réside dans le fait qu'il s'intéresse à un phénomène apparemment anodin, marginal – le fait que du XII<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'époque moderne les rois de France et d'Angleterre guérissent par l'imposition des mains les malades souffrant des écrouelles – pour appréhender la signification du pouvoir royal, à la fois en lui-même et dans les représentations auxquelles il donne lieu. Il prend en charge, à côté de la dimension politique, juridique et sociale de cette institution, un aspect quelque peu négligé, l'élément religieux. Seule une étude interdisciplinaire et comparative, associant l'anthropologie et la sociologie à la médecine, était à même de rendre compte de la complexité d'un tel phénomène.

Pour attester de l'originalité de la démarche de Marc Bloch nous ne mentionnerons qu'une étape de son étude, à savoir la genèse du miracle royal: comment ce rite est-il devenu une caractéristique significative du pouvoir monarchique en France et en Angleterre au Moyen Âge? Jacques Le Goff<sup>83</sup> a résumé les lignes de force d'un phénomène qui s'instaure progressivement à partir de l'An Mil et qui met en présence différents acteurs. Trois forces sont en lice. Le peuple, et surtout un grand nombre de malades, croient en la guérison par un personnage crédité d'un pouvoir sacré. Le roi et ceux qui gouvernent sous ses ordres revendiquent pour le souverain un pouvoir thaumaturgique lié à un don héréditaire, précisément pour légitimer une lignée dynastique. « À ces deux forces sociales et politiques s'oppose l'Église. Elle veut barrer l'accès des laïcs, et surtout de la royauté, au pouvoir sacerdotal qu'elle monopolise et à la sacralité qu'elle veut borner à une sainteté dont elle dispose en fonction de critères qui en assurent l'octroi de façon individuelle »<sup>84</sup>. Cette analyse de la revendication du monopole du sacré est très proche des catégories étudiées auparavant par Max Weber dans ses travaux de sociologie du fait religieux.

Marc Bloch est attentif aux mutations de la culture populaire à partir de l'An Mil, au fait que des éléments de croyances et de rites traditionnels participent désormais d'un nouvel univers imaginaire et symbolique. Le pouvoir entend bien capter à son profit cette « ruée vers le miracle », alors que l'Église, sur la défensive, lui dénie cette prétention sacrilège. Elle combat de toutes ses forces la revendication royale d'un pouvoir thaumaturgique régulier et héréditaire. Mais au III<sup>e</sup> siècle l'Église, confrontée à une forte poussée de la culture populaire, doit céder. « Le toucher des écrouelles étant limité à une pratique strictement spécialisée, effectuée en des lieux, à des dates, dans des formes institutionnalisées que l'Église contrôlait, le miracle royal a dû paraître à celle-ci comme une concession acceptable aux progrès du pouvoir monarchique en France et en Angleterre »<sup>85</sup>.

*Les Rois Thaumatourges* se termine par la réduction de l'étonnante survie de l'adhésion au pouvoir guérisseur du roi jusqu'au dernier Bourbon à une « erreur collective ». Cette approche nous semble en contradiction avec l'analyse de Marc Bloch pour qui des « choses obscures », des couches profondes de l'univers mental « jouent un rôle important dans l'assentiment au pouvoir et dans la symbolique dont il se nourrit »<sup>86</sup>.

## Conclusion / Ouverture

Comment ne pas être frappé par la modernité des tâches que Marc Bloch, lors de son séjour strasbourgeois, assigne dès la fin des années vingt aux sciences sociales: elles se doivent d'analyser et de comprendre la diversité des sociétés et des cultures dans leur capacité à se transformer. Il convient de comprendre le passé sans le ramener à nos catégories, d'en reconstituer la cohérence et la signification.

Marc Bloch était un grand amateur de romans policiers. Ulrich Raulff et André Burguière, qui a écrit une importante préface à l'étude de ce dernier<sup>87</sup>, ont analysé la dimension heuristique des deux figures auxquelles il se réfère, celle du détective et celle du juge d'instruction. Le premier fait preuve d'une « ascèse intellectuelle »<sup>88</sup> et d'une curiosité insistante dans sa quête des indices significatifs, n'en négligeant aucun pour retracer les logiques en actes. Le second doit se livrer à un véritable travail d'interprétation pas tellement éloigné de la démarche compréhensive de l'historien et du sociologue. L'épistémologie de Marc Bloch nous paraît ici très proche de celle de Max Weber qui insiste sur la nécessité de comprendre la vision du monde et les motivations des acteurs, et qui souligne le fait qu'à chaque époque les chercheurs interrogent le passé à partir du questionnement et des catégories de leur temps. La tâche de l'historien est « de pousser toujours plus loin le travail de contextualisation des actes considérés en les rapportant non seulement aux chaînes de déterminations qui ont pu peser sur eux, mais aux modes de raisonnement et aux systèmes

de valeurs qui les ont rendus possibles et compréhensibles pour la société au sein de laquelle ils ont été commis»<sup>89</sup>. Mais en même temps, il doit prendre conscience de l'écart qui sépare le code de valeurs et les catégories de jugement de son temps de ceux du passé qu'il étudie.

Développant l'analyse de la sacralisation croissante de la royauté mise en œuvre par les monarchies se mobilisant contre les prétentions de l'Église, Jean-Claude Schmitt a prolongé l'étude de Marc Bloch sur les gestes du Moyen Age. Lorsque les jeunes monarchies cherchent à se libérer de la tutelle idéologique de l'Église, elles doivent, comme le souligne Jean-Claude Schmitt<sup>90</sup>, «se pourvoir de leur propre sacralité. Elles disposent pour cela des gestes rituels. C'est dans cet esprit qu'il faut interpréter le développement des rituels monarchiques: le sacre et le couronnement des rois de France, les funérailles royales, mais aussi l'apparition du "miracle" royal du toucher des écrouelles aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles». Quelques années après avoir quitté Strasbourg, Marc Bloch introduit son étude sur la genèse et les structures du féodalisme européen<sup>91</sup> par une vaste fresque sur la pensée et la sensibilité des hommes au début du Moyen Age. Conscient des objections qui lui seront faites, il écrit, fidèle à l'enseignement de G. Simmel: « Une société, tout comme un esprit, n'est-elle pas tissée de perpétuelles interactions? »<sup>92</sup>.

## Notes

1. Raulff Ulrich, *Marc Bloch, un historien au 20<sup>e</sup> siècle*, Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 2005, p. 12.
2. *Ibid.*, p. 251.-252.
3. *Ibid.*, p. 252.
4. Cité in Raulff U., *op. cit.*, p. 84.
5. Raulff U., *op. cit.*, p. 140.
6. Burguière André, *Préface*, in Raulff Ulrich, *op. cit.*, p. xix.
7. Burguière A., *op. cit.*, p. 159.
8. *Ibid.*, p. XIX.
9. *Ibid.*
10. *Ibid.*, p. XX.
11. Reprises in *Mélanges*, T.1, Ed. EHESS, Paris, 1963, p. 41-57.
12. Bloch Marc, *Écrits de guerre 1914-1918*, A. Colin, Paris, 1997.
13. Raulff Ulrich, *op. cit.*, p. 43.

14. *Ibid.*, p. 44.
15. Repris in *Mélanges*, T. 1, *op. cit.*, p. 44-57.
16. *Ibid.*, p. 46.
17. Raulff U., *op. cit.*, p. 50.
18. Bloch M., «Réflexions d'un historien...», *Revue de Synthèse Historique*, 33, 1921, p. 55.
19. Raulff U., *op. cit.*, p. 150.
20. Febvre Lucien, «Souvenirs d'une grande histoire», in *Mémorial des années 1939-1945*, Paris 1947, p. 171.
21. Febvre L., *op. cit.*, p. 172.
22. *Ibid.*
23. *Ibid.*
24. Raulff U., *op. cit.*, p. 137.
25. *Ibid.*, p. 114.
26. Raulff U., *op. cit.*, p. 116.
27. *Ibid.*, p. 117.
28. Raulff U., *op. cit.*, p. 117.
29. *Ibid.*, p. 181.
30. Raulff U., *op. cit.*, p. 188.
31. Duby Georges, *Préface*, in Bloch Marc, *Apologie pour l'histoire*, A. Colin, Paris, 1974, p. 7.
32. Raulff U., *op. cit.*, p. 187.
33. Cité in Craig John E., *Scholarship and Nation Building*, The University of Chicago Press, Chicago, 1984, p. 233.
34. *Ibid.*, p. 234.
35. *Ibid.*, p. 211.
36. *Ibid.*, p. 262.
37. Boutruche Robert, «Marc Bloch vu par ses élèves», in *Mémorial des années 1939-1945*, Paris, 1947, Les Belles Lettres, p. 197.
38. Bloch Étienne, Muller Bertrand, «Marc Bloch et ses élèves: lettres à Robert Boutruche», in *Bulletin de l'Association Marc Bloch*, p. 25-98.
39. *Ibid.*, p. 38.
40. *Ibid.*, Lettre du 24 août 1934, p. 65.
41. *Ibid.*, Lettre du 7 septembre 1930, p. 34.
42. Boutruche Robert, in *Mémorial...*, *op. cit.*, p. 200.
43. *Ibid.*, Lettre du 26 juin 1933, p. 54-55.
44. Boutruche R., *op. cit.*, p. 196.
45. *Ibid.*
46. *Ibid.*, p. 199.
47. Boutruche R., *op. cit.*, p. 200.
48. *Ibid.*, p. 203.
49. In *Memorial...*, *op. cit.*, p. 205.
50. Raulff U., *op. cit.*, p. 196.
51. Bloch Marc, *Les inventions médiévales*, 1935, repris in *Mélanges historiques*, T. 2, Paris, 1963, EHESS, p. 828.
52. Raulff U., *op. cit.*, p. 59.
53. *Ibid.*, p. 59-60.
54. Bloch M., *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, 1931, n<sup>elle</sup> édition, Paris, 1988, p. 49.
55. *Ibid.*, p. 77.
56. Repris in *Mélanges II*, *op. cit.*, p. 920-938.
57. Bloch M., *Mélanges II*, *op. cit.*, p. 833-838.
58. Bloch M., *Caractères originaux de l'histoire rurale française*, Oslo 1931, 2<sup>e</sup> édition, A. Colin, Paris 1988, p. 79.
59. Raulff U., *op. cit.*, p. 80-81.
60. Bloch M., Fustel de Coulanges, *Revue internationale de l'enseignement*, T. 50, 1930, p. 168-178.
61. Bloch M. cité in Raulff U., *op. cit.*, p. 180.
62. Bloch M., 1928, repris in *Mélanges historiques*, t. 1, Paris 1962, EHESS.
63. Bloch M., *Apologie pour l'histoire*, *op. cit.*, p. 8.
64. Raulff U., *op. cit.*, p. 182.
65. *Ibid.*
66. Burguière A., in Raulff U., *op. cit.*, p. XXVII.
67. *Ibid.*, p. 44.
68. Burguière A., *L'École des Annales*, Odile Jacob, Paris, 2006, p. 43.
69. Raulff U., *op. cit.*, p. XXVIII.
70. *Ibid.*, p. XXIX.
71. Le Goff Jacques, *Avant-propos* à Bloch Marc, *Les Rois Thaumaturges*, Gallimard, Paris, 1983, p. XXXVIII.
72. Burguière A., in Raulff U., *op. cit.*, p. XV.
73. *Ibid.*, p. XVI.
74. Le Goff J., *Avant-propos* à Bloch Marc, *Les Rois...*, *op. cit.*, p. XXXVIII.
75. Raulff U., *op. cit.*, p. 214-215.
76. Duby Georges, *Préface*, in Bloch Marc, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, A. Colin, Paris, 1974, p. 7.
77. *Ibid.*
78. Raulff U., *op. cit.*, p. 50.
79. *Ibid.*, p. 201.
80. C'est à Carlo Ginzburg (in *Mythes, Emblèmes, Traces*, Flammarion, Paris 1989) que nous empruntons cette métaphore.
81. Bloch M., *Les Rois Thaumaturges*, n<sup>elle</sup> édition, Paris, 1983, Gallimard, p. 21.
82. *Ibid.*, p. 19.
83. Le Goff J., in *Marc Bloch aujourd'hui*, Editions EHESS, Paris 1990, p. 147-156.
84. Le Goff J., *La genèse du miracle royal*, *op. cit.*, p. 154.
85. Le Goff J., *op. cit.*, p. 155.
86. Burguière A., *L'École des Annales*, *op. cit.*, p. 45.
87. Burguière A., *Préface* à Raulff U., *op. cit.*, p. XI-XXX.
88. *Ibid.*, p. XXIII.
89. *Ibid.*, p. XXV.
90. Schmitt Jean-Claude, *La raison des gestes dans l'Occident médiéval*, Gallimard, Paris, 1990, p. 210.
91. Bloch M., *La société féodale*, 1939-1940, pub. à Paris, A. Michel, 1994.
92. *Ibid.*, p. 98, cité par Raulff U., *op. cit.*, p. 183.